

## Différences culturelles et identité ethnique

### Aspects du développement\*

*António Custódio Gonçalves*

0. — Les facteurs socio-culturels, familiaux, philosophiques, idéologiques et autres, constituent des dimensions non négligeables du développement. L'expérience a montré qu'il ne suffit pas de connaissances techniques et de capitaux pour amorcer le «développement» économique. En dépit de leur disparité, les situations que connaissent les populations du Tiers-Monde présentent un caractère global. Très souvent, l'introduction de nouvelles «techniques» de production affecte les «rapports» de production existants. Or, bien plus qu'en Occident, ceux-ci sont imbriqués dans tout un réseau de relations avec d'autres *sous-systèmes*. Les interventions technologiques et économiques suscitent des changements socio-culturels et, par là-même, de nouveaux problèmes, qui doivent être résolus par le pouvoir politique.

Mais en dehors de ce problème culturel de nature «technique», imputable à la cohésion solidaire des institutions socio-culturelles, on doit faire face à un autre problème, plus inattendu: avec une insistance grandissante, de nombreuses collectivités font valoir leur identité culturelle et accentuent, dans une certaine mesure, le caractère original et authentique de leur culture.

Dans une approche culturelle et du point de vue «aspectuel», nous nous efforcerons d'éclaircir la signification des différences culturelles et de l'identité ethnique en tant que composantes du développement.

1. — L'examen critique des thèses de l'école évolutionniste, à la lumière des connaissances anthropologiques actuelles, fait apparaître

---

\* Comunicação que, com o mesmo título, apresentei ao XI World Congress of Sociology, realizado em Nova Deli, de 18 a 22 de Agosto de 1986.

que, s'il est possible de classer les processus de production selon un ordre hiérarchique, celui-ci ne saurait nous renseigner sur le développement historique de ces processus. En outre, une classification hiérarchique n'implique pas qu'à certains types de production correspondent nécessairement d'autres dimensions culturelles d'un «même niveau». Pourquoi une technologie avancée, par exemple, susciterait-elle une religion «supérieure»?

L'évolutionisme unilinéaire, qui considérait les cultures comme des entités globales et qui postulait que les dimensions culturelles ont une «valeur» solidaire, objectivement mesurable, n'est pas scientifiquement valable. Prétendre, par exemple, qu'une société qui ne connaît que la famille nucléaire est plus évoluée qu'une société où le clan est prépondérant n'a scientifiquement aucun sens. Il est tout à fait faux de croire que, pour la plupart des peuples, la découverte du modèle culturel idéal prôné en Occident, pour autant que ce modèle existe, équivaut à une révélation «naturelle» longuement attendue, vers laquelle ils évolueraient sans peine, comme de l'intérieur. On n'a pas réussi à établir une hiérarchie «objective» de socio-cultures globales; quiconque fonde ses activités, ses plans ou ses projets de développement sur une vision évolutionniste ne se base que sur une idéologie ou une opinion.

Comment faut-il concevoir les rapports entre les différentes socio-cultures? Les médias et notre univers quotidien nous donnent presque fatalement une idée fautive et déformée de la multitude de variétés culturelles en rangeant, par exemple, des centaines de cultures différentes sous le terme de «Tiers Monde», en utilisant, pour qualifier globalement ces cultures, des termes à signification large et vague tels que «économies de subsistance», «cultures traditionnelles», «civilisations primitives»... Il est clair qu'on ne saurait s'installer devant un bureau et mettre sur pied un projet concret de développement susceptible d'être appliqué à une telle variété de populations.

Chaque projet de développement visant à faire démarrer une économie «moderne» dans un système «traditionnel», implique une confrontation entre deux systèmes culturels globaux. L'introduction d'une nouvelle technique de production affecte *«ipso facto»* les rapports de production et provoque un changement qui se répercute sur tout le système social. En modifiant, par exemple, les rapports familiaux, généralement différents de ceux de l'Occident, on porte un coup aux institutions magico-religieuses et aux processus de symbolisation qui légitiment ce modèle social. En utilisant la compétition, la prestation personnelle et le bénéfice individuel comme stimulants, on crée des tensions entre les membres du lignage et du clan. Cela ne signifie pas que toutes les dimensions culturelles soient absolument solidaires. Mais de très nombreuses dimensions le sont: les aspects

économiques, familiaux et magico-religieux de la socio-culture notamment sont, en général, intimement liés.

Chaque projet de développement pose un problème d'acculturation qui dépend non seulement de la «motivation» et de la «bonne volonté» des intéressés, mais aussi des déterminations culturelles dont on peut, jusqu'à un certain point, mesurer l'influence à la lenteur avec laquelle s'accomplissent les éventuels changements<sup>1</sup>. En considérant la socio-culture comme un système relativement cohérent, on peut, sans porter de jugement de valeur, vérifier ce qui se passe effectivement lorsque deux socio-cultures entrent directement en contact. Cette méthode, n'implique nullement que ces deux systèmes soient considérés comme «moralement» équivalents. On se borne à établir un modèle susceptible de cerner les phénomènes. C'est pourquoi un tel modèle nous paraît particulièrement utile aux coopérants: il faudra toujours partir de données factuelles, qu'on les approuve ou non.

2. — La «greffe technologique» produit ses effets de désintégration vis-à-vis des représentations et de la symbolisation des valeurs portées par la tradition<sup>2</sup>.

Elle provoque une rupture dans le système social tout entier. La pénétration des techniques étrangères dans les cultures traditionnelles, introduit une perturbation destructrice: à action directe sur le système de représentation, action indirecte sur l'environnement artificiel suscité par la technologie, emprise croissante sur les mentalités du projet porté par la technologie. Cette technologie détruit à la fois la fonction auto-stabilisatrice des cultures traditionnelles et le rôle de système régulateur joué par les valeurs; bref, elle provoque le «déracinement».

La destruction de la culture, ce n'est pas seulement la mise en question de la tradition, de son autorité et de ses garanties, la perte d'efficacité des différentes formes de langage, le doute systématique jeté sur les normes reçues; c'est bien plus profondément l'ébranlement des assises mêmes sur lesquelles l'existence humaine jusqu'ici avait réussi à se construire<sup>3</sup>; la rupture d'un certain accord qui, tant bien

---

<sup>1</sup> ROBERTSON, A. F. — *People and the State. An Anthropology of Planned Development*, Cambridge Univ. Press, 1984. Cfr. surtout pp. 140-181.

<sup>2</sup> Sur l'ensemble de cette problématique, cfr. l'excellent ouvrage de Jean LADRIERE, *Les enjeux de la rationalité, le défi de la science et de la technologie aux cultures*, Aubier—UNESCO, Paris, 1977.

<sup>3</sup> RUF, W. K. — «La technologie comme culture et idéologie universelle», *Options Méditerranéennes*, n.° 27; HABERMAS, J. — *La technologie et la science comme idéologie*, Denoel-Gonthier, Paris, 1973. Cfr. surtout p. 29.

que mal, avait pu s'établir entre l'homme et les différentes composantes de sa condition, le cosmos, son propre passé et son propre monde intérieur.

Les effets induits d'une importation technologique indiscriminée se font sentir également dans le régime alimentaire, vestimentaire, médical des sociétés «cibles» et produisent également la dégradation du tissu social, la division et le renforcement de la division de la société en classes...

Un autre effet est constitué par la soumission de l'homme à l'outil et la destruction de la société qu'Ivan Illich appelle «conviviale», c'est-à-dire une «société où l'homme contrôle l'outil»<sup>4</sup>. C'est précisément contre cette domination de l'homme par la machine, par la technologie que s'est élevé Herbert Marcuse dans son ouvrage célèbre «L'homme unidimensionnel»<sup>5</sup>.

Notre propos n'est pas de céder au «désenchantement» et à une politique de rejet pur et simple de la technologie. L'enjeu pour les pays en développement n'est pas d'opposer à la culture technologique (qui serait «déshumanisante» et «sûre d'elle-même et dominatrice», basée sur la recherche de l'efficacité, le culte de la productivité, le souci de la rationalité scientifique) une «contre-culture» fondée sur les valeurs de contact, de communication, de spontanéité, sens d'un accord vrai et authentique avec soi-même, avec les autres, avec la nature. Le développement n'est pas nécessairement dans l'autarcie technologique, fût-elle collective. Mais il importe d'étudier les conditions dans lesquelles la technologie peut s'intégrer à une culture sans en ruiner les symboles, les valeurs, bref l'harmonie interne.

Remarquons que la technologie suscite des problèmes aussi bien dans les pays développés que dans les pays en développement. Les problèmes sont de nature et d'intensité différentes. Dans ces deux mondes l'on s'interroge non seulement, comme par le passé, sur le «know-how» (savoir-faire), mais aussi sur le «know-what» (savoir-quoi) et le «know-why» (savoir-pourquoi); en d'autres termes, quelle technologie pour quel développement?

3. — Comment les groupes ethniques perçoivent-ils eux-mêmes la diversité culturelle? Que font-ils de leur propre culture? Allons-nous, au niveau mondial, vers une uniformité, vers une mono-culture? Et si les différences entre cultures tendent à s'estomper, les groupes ethniques disparaîtront-ils?

---

<sup>4</sup> ILLICH, I. — *La convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 45.

<sup>5</sup> MARCUSE, H. — *L'homme unidimensionnel*, Minit, coll. Points, Paris, 1968.

Dans des études consacrées à l'acculturation, on a souvent considéré qu'en cas de contact direct et permanent entre des groupes de culture différente, les oppositions ont tendance à s'atténuer. On en concluait que les groupes en question (les ethnies) étaient appelés à disparaître progressivement en tant que formes d'organisation.

De nombreux auteurs ont défendu un tel modèle. Marx, par exemple, prévoyait l'extinction des groupes ethniques: pourquoi continuerait-on d'appartenir à ces groupements archaïques si on peut devenir «travailleur»? De même, des anthropologues et sociologues américains ont longtemps professé la théorie du «liberal expectancy» qui affirmait que les contacts entre cultures effaceraient les oppositions ethniques.

La littérature traitant de l'acculturation dans les pays en développement a soutenu des conceptions analogues, surtout au cours des vingt dernières années de la période coloniale. Nombre d'anthropologues et de sociologues se sont penchés sur la dégradation des communautés tribales. Il est vrai qu'à cette époque bien des diversités culturelles ont été gommées par les interventions modernes, l'armée, les missions, l'administration, l'urbanisation et l'école œuvrant toutes dans le même sens<sup>6</sup>.

Au cours des deux dernières décennies, d'autres tendances se sont dessinées au niveau mondial. Elles nous montrent une nouvelle fois que la réalité est plus complexe qu'on ne le pensait. Certes, il est probable que le processus d'acculturation continuera à s'exercer dans le même sens et qu'il atténuera de nombreuses différences culturelles. Mais cela ne semble pas impliquer que les groupes ethniques se laisseront entraîner par ce processus. En de nombreux endroits, de «nouvelles différences culturelles» semblent être importées de façon quasi artificielle. Les groupes ethniques s'affirment de plus en plus et militent en faveur de leur identité culturelle, même si celle-ci s'est considérablement estompée<sup>7</sup>.

Ce phénomène se manifeste dans le monde entier. Une nation indépendante sur deux doit faire face à de sérieux différends «communautaires», mettant aux prises deux ou plusieurs groupes ethniques. Aux États-Unis, on a abandonné la théorie du «melting-pot»: on n'est plus Américain, tout court, mais Américain d'origine irlandaise, chi-

---

<sup>6</sup> ROBERTSON, A. F. — *op. cit.*: AMSELLE, J.-L. et MBOKOLO, E. (dir.) — *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et état en Afrique*, éd. La Découverte, Paris, 1985.

<sup>7</sup> Voir à ce sujet: GLAZER, N. et MOYNIHAN, D. (eds.) — *Ethnicity. Theory and Experience*, Harvard Univ. Press, Cambridge, 1975; DE VOS, G. et ROMANUCCI-ROSS, L. (eds.) — *Ethnic Identity. Cultural Continuities and Change*, Mayfield, Palo Alto, 1975; COHEN, A. — *Urban Ethnicity*, Tavistock, London, 1974; Mc CREADY, W. C. (ed.) — *Culture, Ethnicity, and Identity*, Academic Press, Inc., London, 1983.

noise, japonaise, anglaise, juive, etc.. En Grande-Bretagne, l'Ecosse et le Pays de Galles veulent suivre leur propre voie. Les Basques ainsi que d'autres groupes d'Espagne veulent l'autonomie. L'autonomie du Québec francophone suit la même voie. En Inde, qui se compose également de différentes peuplades, les mêmes tendances apparaissent depuis quelques années<sup>8</sup>. Depuis les publications de Furnivall<sup>9</sup>, l'Indonésie fait figure de modèle de communauté plurale dans la littérature scientifique. D'après une estimation approximative, on y compte 300 groupes ethno-linguistiques différents. L'Indonésie possède une culture nationale, en ce sens qu'il existe des institutions et des symboles nationaux, une organisation militaire et d'autres institutions qui fonctionnent sur le plan national. Mais chaque Indonésien est également membre d'un groupe ethnique: javanais, balinais ou autre. La langue nationale, l'indonésien, coexiste avec d'autres langues locales. Il n'est pas rare que les îles forment des territoires ethniquement homogènes. Mais dans les villes, les groupes ethniques sont mélangés. Selon E. Bruner, il est plutôt exceptionnel, même dans les milieux intellectuels de Djakarta, de rencontrer quelqu'un qui se présente comme Indonésien, sans plus. Chacun possède en outre une identité ethnique.

On trouve une situation analogue en Afrique noire. La carte ethnique de ce continent<sup>10</sup> constitue une gigantesque mosaïque de centaines de groupes ethniques. Les différences culturelles ne se sont véritablement estompées que dans les villes<sup>11</sup>. Mais cela ne signifie pas que l'identité ethnique des groupes distinctifs, la conscience d'appartenir à une certaine «tribu» ait disparu. Au contraire, on a réinterprété le fonctionnement de la plupart des institutions modernes en termes d'appartenance ethnique. La solidarité ethnique continue de jouer dans tous les milieux «modernes» et «semi-modernisés», au niveau de la composition des partis politiques, des nominations au sein du secteur administratif, du secteur des services, du commerce, etc. Dans son ouvrage «*Customs and Politics in Urban Africa*»<sup>12</sup>, Abner Cohen a analysé de manière pénétrante comment, dans le contexte urbain,

<sup>8</sup> DUMONT, L. — *Homo hierarchicus, essai sur le système des castes*, Gallimard, Paris, 1967.

<sup>9</sup> BRUNER, E. «The expression of Ethnicity in Indonesia», in COHEN, A. (ed.) — *Urban Ethnicity*, Tavistock, London, 1974, pp. 251-280.

<sup>10</sup> MURDOCK, G. P. — *Africa. Its Peoples and their Culture History*, McGraw Hill, London, 1959.

<sup>11</sup> GUTKIND, P. — *Urban Anthropology. Perspectives on 'Third World' Urbanization and Urbanism*, Van Gorcum, Assen, 1974.

<sup>12</sup> COHEN, A. — *Customs and Politics in Urban Africa*, Routledge & Keagan Paul, London, 1969.

les membres d'un groupe ethnique utilisent leur appartenance ethnique pour monopoliser le commerce de bétail. Une grande part de la corruption en Afrique suit les voies ethniques: les politiciens et autres dignitaires remplissent les cadres de gens «à eux» sans se soucier de leurs capacités.

En ce qui concerne la Chine et l'URSS, de nombreuses informations attestent que certaines régions attachent une importance croissante à leur identité ethnique<sup>13</sup>.

Devant des phénomènes d'une telle ampleur, de nombreux anthropologues émettent de sérieux doutes quant à la «liberal expectancy theory» qui faisait partie intégrante de la théorie de l'acculturation. Est-il vrai que l'humanité évolue vers une mono-culture et que, corollaire de cette évolution, les groupes et oppositions ethniques dépérissent à la suite de contacts toujours plus nombreux?

L'ouvrage «*Ethnic Groups and Boundaries*»<sup>14</sup> est sans doute le premier à avoir analysé cette problématique de façon à la fois cohérente et approfondie. Par son travail sur le terrain au Pakistan, l'auteur Barth remet en question la disparition des groupes ethniques. Selon lui, l'élaboration du modèle théorique de l'acculturation a été fortement influencé par l'idéologie et la situation coloniales. L'ouvrage récent «*Au coeur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et état en Afrique*»<sup>15</sup> ouvre des nouvelles pistes théoriques pour repenser les notions d'«ethnie» et de «tribu», de plus en plus associées à d'autres notions, comme celles d'«Etat» et de «Nation». On a prétendu que les différences culturelles étaient essentiellement liées à l'isolement géographique et qu'elles ne pouvaient continuer d'exister qu'en raison même de cet isolement. Le contact entre les cultures devait faire disparaître ces différences ainsi que les «groupes ethniques», en tant que «porteurs» des différentes cultures. On ne serait plus Igbo, mais Nigérian; plus Kongo, mais Zairois; plus Aymara, mais Bolivien. Cette affirmation repose sur une erreur de raisonnement.

Il est vrai que les groupes ethniques utilisent un nombre limité de caractéristiques culturelles, présentant généralement une cohérence relative, comme emblème ou moyen d'identification: on parle une langue propre, on porte un costume «typique», on accentue certaines formes de vie extérieures, etc... Cependant, non seulement la culture objectivement observable ne se réduit pas aux traits culturels utilisés par les «acteurs», mais elle ne permet pas de définir les groupes ethniques. Deux raisons, principalement, s'y opposent. Chaque culture

---

<sup>13</sup> GLAZER, N. et MOYNIHAN (eds.) — *o. cit.*, pp. 16-18.

<sup>14</sup> BARTH, Fr. — *Ethnic Groups and Boundaries*, Little Brown, Boston, 1969.

<sup>15</sup> AMSELLE, J-L. et M'BOKOLO, E. (dir.) — *o. cit.*

évolue au fil du temps, alors que l'identité ethnique peut demeurer inchangée. Lorsqu'on définit un groupe ethnique d'après sa culture «objective», on bute sur des difficultés conceptuelles. Par ailleurs, bien des membres d'un seul et même groupe ethnique se situent dans des environnements écologiques différents, par exemple dans la ville ou à la campagne.

Les groupes ethniques ne disparaissent pas au contact d'autres groupes. Au contraire, ce contact a pour effet d'accentuer l'identité ethnique et la conscience de groupe. Les groupes vivant à l'écart n'affirment pas leur identité avec autant de vigueur. La conscience ethnique ne naît qu'au contact d'autres groupes. Ce phénomène peut fort bien aller de pair avec une atténuation de la différence culturelle entre les groupes ethniques concernés.

Cependant, le groupe ethnique n'est jamais totalement dissociable de la culture. Chaque groupe ethnique sélectionne dans sa culture, réelle ou fictive, un certain nombre de caractéristiques ou de modèles qu'il considère comme l'expression de son identité. Les valeurs et caractéristiques utilisées comme emblème peuvent être liées à une époque: ces éléments peuvent se modifier au fil du temps, alors que le groupe ethnique subsiste.

L'appartenance ethnique semble être avant tout une question d'auto-attribution et d'attribution par les autres: je suis membre d'un groupe ethnique si j'affirme y appartenir et que les autres acceptent cette identité sociale. Il est clair qu'il ne s'agit d'un arbitraire absolu. Les groupes imposent des critères à l'appartenance ethnique.

Afin de conserver leur identité, tous les groupes ethniques développent certaines règles de conduite: un Canadien francophone, qui veut être reconnu comme tel par la communauté dans laquelle il vit, ne peut se permettre de parler anglais en toutes circonstances. Quiconque appartient à un groupe ethnique, doit, jusqu'à un certain point, répondre aux auto et hétéro-stéréotypes de son groupe. En période de vive tension entre les groupes ethniques, le contrôle social peut devenir très rigoureux, alors que, dans d'autres conditions, il peut se relâcher. Mais chaque groupe ethnique balise un domaine culturel à l'intérieur duquel les étrangers ne peuvent pénétrer impunément. Ainsi, il conserve un certain nombre de différences culturelles observables objectivement, ou, si les anciennes différences ont disparu, il en crée de nouvelles.

La frontière entre les groupes ethniques est donc avant tout une frontière sociale, tracée et maintenue au moyen d'éléments culturels.

#### 4. — Presque partout le groupe ethnique est revalorisé, générale-



ment au détriment de l'Etat-Nation et des classes sociales au sens marxiste du terme. Sur le plan international, le droit à une culture et à des formes d'expression propres est considéré de plus en plus comme une donnée évidente. La relativité de nombreuses formes de culture tend à devenir une vérité commune. Dans de nombreux pays, on se fonde sur la «nature ethnique» pour réclamer des moyens économiques à l'intérieur à l'Etat plural.

A première vue, il peut paraître paradoxal que de telles tendances apparaissent dans un monde où l'on crée toujours davantage d'organisations et d'institutions internationales et où l'«infrastructure» tend partout à s'uniformiser. Mais sans doute le «retour» au groupe ethnique en tant que moyen d'organisation s'explique-t-il précisément par des dimensions, l'anonymat et la froideur d'institutions aussi vastes. En outre, ces institutions n'ont quasiment pas de passé et n'offrent que peu de moyens d'identification affective<sup>16</sup>.

Sans vouloir prédire l'avenir, nous pensons que l'identité ethnique se poursuivra, aussi dans les pays du Tiers-Monde. Dans ces pays, en effet, l'Etat-Nation est souvent un héritage de la colonisation. L'idéologie coloniale et post-coloniale a voulu reléguer aux oubliettes toutes les formes de «tribalisme». Ce sont les grandes puissances européennes qui ont décidé quels groupes ethniques devaient être réunis sous la même bannière. Il serait bien étonnant que dans les pays en développement, les communautés ethniques aient tendance à disparaître au moment même où les anciennes nations colonisatrices tendent à se structurer comme des communautés plurales, comme des entités composées de groupes qui valorisent leur identité propre. Par ailleurs, bien des groupes ethniques des pays en développement disposent effectivement d'une large identité culturelle «objective». Dans ce sens, ils ont davantage d'atouts en main que les groupes ethniques d'Europe et de l'USA.

En mettant sur pied un projet de développement, il faut tenir compte de ces tendances, même si les gouvernements nationaux minimisent ces réalités. Croire qu'en l'état actuel des choses le groupe ethniques est sur le déclin, constituerait une grave erreur.

Faut-il pour autant préconiser une politique exempte de tout changement venant de l'extérieur, comme le font certains groupes d'opinion pour qui toute forme de coopération équivaut à une ingérence impérialiste? Nous ne le pensons pas, car, ce faisant, on confond respect de l'identité ethnico-culturelle et immobilisme. Or, toutes les cultures n'ont cessé d'évoluer, à quelque rythme que ce soit.

---

<sup>16</sup> BELL, D. — «Ethnicity and Social Change», in GLAZER, N. et MOYNIHAN, D. (eds.) — *o. cit.*, pp. 141-174.

L'affirmation de l'identité ne s'oppose donc pas à toute forme de changement. Mais elle rejette le changement imposé de l'extérieur. Elle exclut toute forme de changement qui ne tiendrait pas compte de la réalité ou qui ne se situerait pas dans le prolongement de la situation de départ. Le respect et l'affirmation de l'identité exige un changement qui puisse s'opérer, autant que possible, de l'intérieur.

Il serait naïf de croire qu'une connaissance approfondie de la situation locale est une garantie suffisante de succès. L'action reste irréductiblement différente de la connaissance. Lorsqu'on tente de réaliser un changement effectif, on se lance dans une aventure dont l'issue est aléatoire. Il n'empêche que les chances de réussite sont accrues si on étudie soigneusement la situation locale. Le changement progressif suppose toujours une approche globale, pour la simple raison que les gens vivent dans des systèmes relativement cohérents et que, dans une certaine mesure, ils font partie intégrante de leur système. C'est pourquoi il nous semble parfaitement illusoire de vouloir introduire un changement au seul niveau économique ou technique.

## RESUMO

### *Diferenças culturais e identidade étnica — Aspectos do desenvolvimento*

A introdução de novas tecnologias no desenvolvimento económico induz importantes mudanças socioculturais nas nossas sociedades e, «a fortiori», nas sociedades não-ocidentais em vias de desenvolvimento, em que todo o sistema global está integrado numa rede de sub-sistemas relativamente coerentes. Nesta perspectiva, qualquer mudança introduzida apenas a nível económico ou técnico, sem ter em consideração os restantes níveis do sistema global, revela-se de eficácia duvidosa, além de criadora de eventuais contradições. Mais ainda, a inserção de qualquer projecto de desenvolvimento numa economia «moderna» num sistema social «tradicional» dos países ditos do Terceiro Mundo implica um confronto entre dois sistemas socioculturais globais, cada um com a sua lógica própria, provocando efeitos de desintegração nos sistemas, social, de representações e de simbolização dos valores tradicionais. Afigura-se-nos, assim, cada vez mais relevante a importância a dar ao papel das diferenças culturais e da identidade étnica na promoção do desenvolvimento e da modernização.

## ABSTRACT

### *Cultural differences and ethnic identity Some aspects of development*

The introduction of new technologies into economic development causes significant socio-cultural changes in our societies and, «a fortiori», in developing non-western societies, in which the whole system is integrated into a net of relatively coherent sub-systems. From this point of view any change at the economic or technological levels without taking other levels of the whole system into account proves doubtfully effective and may eventually create contradictions. Besides that, the insertion of any development project of a «modern» economy into a «traditional» social system of the so-called Third World countries implies a shock between two global socio-cultural systems, each of which with its own logic, and arrests disintegrating consequences in the social system, as well as in the systems of representation and symbolization of traditional values. Therefore the importance to be given to the role played by cultural differences and ethnic identity in the promotion of development and modernization appears as more and more relevant.